

LES FILLES DU CALVAIRE

JULIA HAUMONT

Dans ma robe, couleur du temps

DU 12 MARS AU 25 AVRIL 2026
VERNISSAGE JEUDI 12 MARS 2026

17 RUE DES FILLES DU CALVAIRE



COMMUNIQUÉ DE PRESSE

LES FILLES DU CALVAIRE

JULIA HAUMONT

Dans ma robe, couleur du temps

**DU 12 MARS AU 25 AVRIL 2026
VERNISSAGE JEUDI 12 MARS 2026**

17 RUE DES FILLES DU CALVAIRE



Julia Haumont, *Sans titre (sculpture n°41)*, 2025, faïence émaillée, 110 x 50 x 33 cm © Jimmy Seng Tristao

Du 12 mars au 25 avril 2026, la galerie Les filles du calvaire présente la première exposition de la sculptrice, céramiste et plasticienne Julia Haumont. *Dans ma robe, couleur du temps* s'intéresse à ce moment sensible où l'enfance bascule, entre craintes et désirs, non-dits et découvertes.

Au rez-de-chaussée, la sculpture domine. Une même figure, féminine et juvénile, se livre à des exercices de gymnastique, avec une certaine nonchalance, dont témoignent les postures relâchées ou les chaussettes dépareillées malgré leur harmonie de ton. Le spectateur assiste sans être vu à une séance d'étirement ou de pose, dont auraient captés et réunis au même endroit plusieurs des instants, suivant la pratique du dédoublement des corps et des épisodes

LES FILLES DU CALVAIRE

dans la peinture. Ce serait la fin d'un cours de danse où seules des filles se seraient inscrites, où l'on répèterait une dernière figure tout en s'étirant, dans l'intimité paradoxale, à la fois collective et bienveillante, qu'offre le groupe, avant qu'apparaissent les premières pudeurs de l'adolescence. D'autres formes, sculptures aquatiques, rouge, bleue ou grise, évoquent le rococo des miroirs baroques, qui redoublent la question des corps et de leurs transformations.

Le passage à l'étage marque une transition aussi cruciale que subtile. Elle est celle d'une individuation du corps, puisqu'une seule sculpture apparaît d'abord, et, comme à l'orée de l'Eden, sans qu'on puisse savoir si elle y entre ou si elle en sort, d'une conscience nouvelle, celle de la nudité, des désirs et des regards. La jeune fille, mélancolique et tranquille, vient de revêtir une robe de mariée, peut-être celle de sa mère, qui lui aura autorisé à la mettre, par exemple pour égayer son anniversaire. Mais voilà qu'elle s'aperçoit que l'extraordinaire vêtement, celui du plus beau jour d'une vie, est déchiré au niveau du genou. Combien de questions s'engouffrent par ce pli, combien de craintes et de rêveries... Seule avec elles, la jeune fille voit soudain apparaître sur un mur un personnage nouveau, Arlequin dansant, reprise déjantée des papiers découpés d'Andersen, dont les yeux peints sur un masque-assiette, la regardent de haut, première présence masculine, quoique composée de formes utérines, désarticulée et distante, drolatique et pitoyable. En écho à cette déchirure fondamentale, une imposante composition textile et plusieurs gravures sur toile à beurre évoquent dans un registre plus coloré l'étoffement et la pluralité des identités. Plus loin encore, dans un cabinet noir, deux bassins déhanchés entrouvrent le monde de futures découvertes. Ils sont ceux d'une fille qui se veut peut-être grande mais ne l'est pas encore.

Dans ma robe, couleur du temps tire à travers la progression des œuvres le fil d'une adolescence qui se noue en même temps qu'elle se dérobe, moment d'un rapport au corps féminin qui se construit et se découvre, par ou malgré lui, dans ou contre l'autre. L'écrivaine américaine Melissa Febos, dans *Girlhood*, écrit : « À treize ans, j'avais divorcé de mon corps. Tel un parent amer, j'acceptais notre collaboration comme quelque chose d'inévitable. J'avais besoin de lui, ce qui ne faisait que décupler ma haine. » Entre le divorce et la collaboration, chaque sentiment, de l'effusion au mal-être, est possible, incarné par l'éventail des positions des jeunes filles, du délassement solitaire et tranquille adossé au mur à l'étirement voluptueux sur le dos, qui reprend le corps offert – mais mort – de *La Jeune Tarentine* d'Alexandre Schoenewerk.

Julia Haumont sculpte depuis sa sortie des Beaux-Arts en 2017 ces postures. Elles sont celles d'une même jeune fille qui pourrait lui ressembler comme une sœur, s'il n'était cette troublante sérialité qui permet de passer d'un particulier singulier au pluriel d'un groupe et de sa condition. Ce corps à la fois unique et fragmenté qui enrichit progressivement son répertoire se lit et se dit comme un multiple. À entendre Julia Haumont en parler, le pronom « elles » s'imposent : « elles » ont toujours à peu près la même taille, car « elles » ne vieillissent pas, bien qu'« elles » se tiennent en équilibre sur cette ligne étroite de la fin de l'enfance. Tout juste la chair des dernières sculptures, ici montrées, a-t-elle légèrement perdu de sa souplesse enfantine, acquérant davantage de tension musculaire. L'histoire qui se joue derrière leur visage générique n'a ainsi pas d'autre sujet que les pluriels ou singuliers collectifs utilisés par Monique Wittig : on, elles. D'ailleurs, le titre de l'exposition, fragment d'une des chansons du *Peau d'Âne* de Jacques Demy, reste libre d'emploi, appelant un sujet qui reste à définir.

Le conte n'est en général pas davantage situé dans le temps ou l'espace que ces jeunes filles, ce qui en assure la portée. Si changeante et moirée qu'elle soit, la robe couleur du temps rappelle aussi les invariants magiques et narratifs. Par-delà le plaisir du carnaval et des costumes d'époque au-delà de l'enchantement cruel du drame, il faut déconstruire celui-ci : pas plus

LES FILLES DU CALVAIRE

qu'il n'est souhaitable d'épouser son père il ne faudrait imaginer le mariage comme plus beau jour d'une vie. La couleur du temps est moins ici celle du printemps idéal du royaume bleu ou rouge, où les nuages passent sur le ciel de tissu, que celle du temps perdu, et retrouvé pour mieux être démystifié. L'enfance s'évanouit sur les premières émotions de l'adolescence, bientôt détournées par l'injonction maritale. En témoigne Anne-Marie Schneider, dessinatrice qui anime ses dessins dans des films Super 8 et hurle en voix off de *Mariage* (2003) une ritournelle faussement innocente, que nous avons tous entendue : « J'aimerais me marier, avoir des enfants, plein d'enfants ! » Combien ont cherché des princes ou des princesses, alors qu'ils désiraient peut-être la chambrière, le page, ou rien du tout ?

En son temps, *La Petite Danseuse* de quatorze ans de Degas avait fait scandale, précisément parce qu'elle exhibait la réalité sordide du corps de ballet à la Belle époque. C'est moins une prédation masculine ou institutionnelle qui est ici en question qu'une invitation à relire ce qui nous conditionne. S'il faut préserver l'innocence, ce n'est certainement pas en se racontant trop d'histoires.

— Xavier Bourguine



Julia Haumont, *Sans titre (sculpture n°42)*, 2025, faïence émaillée, 50 x 30 x 40 cm © Jimmy Seng Tristao



Julia Haumont, *Sans titre (sculpture n°40)*, 2025, faïence émaillée, 88 x 30 x 50 cm © Jimmy Seng Tristao

LES FILLES DU CALVAIRE

À PROPOS DE JULIA HAUMONT

Née en 1991, Paris
Vit et travaille à la Courneuve, France



Portrait de Julia Haumont ©Billie Thomassin

Julia Haumont se spécialise, entre 2009 et 2011, dans le travail du textile à l'École de la Chambre Syndicale de la Couture Parisienne. En 2012, elle intègre les Beaux-Arts de Paris, où elle se forme dans l'atelier de Jean-Michel Alberola et approfondit son apprentissage de la céramique auprès de Claude Dumas. Julia Haumont privilégie des médiums issus de l'artisanat, tels que la faïence, le textile et le verre, qui reflètent son histoire personnelle tout en incarnant une temporalité lente, en contraste avec l'accélération de l'époque contemporaine. Ses sculptures grandeur nature représentant des jeunes filles dialoguent avec des compositions textiles abstraites, créant un univers immersif où le spectateur est invité à s'immerger. Ses installations hybrides mêlent force et délicatesse, figuration et abstraction. Cette dualité se manifeste également dans ses personnages en faïence, dont l'innocence apparente est parfois contrastée par des postures impudiques et lascives, ainsi que dans ses compositions textiles, où paillettes, perles et lambeaux cohabitent harmonieusement.

EXPOSITIONS PERSONNELLES ET DUOS

2026

Dans ma robe, couleurs du temps,
Les filles du calvaire, Paris, France

2024

Sogni, Musée Ettore Fico, Turin, Italie
Drawing Now Art Fair, CAR Gallery,
Paris, France

2023

Oublier, rêver, CAR Gallery, Bologne,
Italie
ARTISSIMA Art Fair, CAR Gallery,
Turin, Italie (avec Bu shi)

2022

All day I dream, Iomo Gallery,
Bucarest, Roumanie

2019

Les enfants ont grandi, Galerie du
Crous, Paris, France (avec Mathilde
Lestiboudois)

2017

DNSAP, atelier Jean-Michel Alberola,
ENSBA, Paris, France

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2025

ARTISSIMA Fair, CAR Gallery, Turin,
Italie
Motus Lente, Les filles du calvaire,
Paris, France
International biennial of ceramics,
MIC Faenza, Faenza, Italie
Art Paris, Les filles du calvaire, Paris,
France

2024

MACC Foundation, Calasetta, Italie

Failures, Les filles du calvaire, Paris,
France

Ultimus spectaculi, Galerie Praz-
Delavallade, Paris, France

Sur invitation d'artistes, Galerie

Provost-Hacker, Lille, France

Ettore Fico, Dialoghi contemporanei,
Fondazione MACC, Andrea Busto,
Calasetta, Italie

ARTISSIMA Fair, CAR Gallery, Turin,
Italie

Fifteen Shapes Of May, Iomo Gallery,
Bucarest, Roumanie

Le champs des impossibles,

Christine Ollier, Bellême, France

2023

Keramikos, CAR Gallery, Andrea
Busto, Bologne, Italie

Ettore Fico, Dialoghi contemporanei,
Fondation Bevilacqua la Masa,
Andrea Busto, Venise, Italie

Summer Spirits, Galerie Praz-

Delavallade, Paris, France

Prix Danysz ; la création au féminin,

Gallerie Danysz, Paris, France

Le rêve à ses raisons, Biennale d'Issy,
Musée de la Carte à Jouer, Issy les
Moulineaux, France

Tous autant que nous sommes, The
Caring Gallery, Paris, France

Le temps qu'il nous faut, Maif social
Club, Paris, France

Le temps qu'il nous faut, Maif social
Club, Paris, France

2022

Enivrez-vous, Galerie Praz-

Delavallade, Paris, France

Art Paris, Galerie Praz-Delavallade

2021

Je te laisse les clefs, H Gallery, Paris,
France

2020

Maison Contemporain, Espace
Bertrand Grimont, Paris, France

Galeristes Art Fair, Galerie Romero
Paprocki, Paris, France

Not so Crazy Girls, Espace Futur,

Paris, France

Vivre un jour de plus,

H Gallery, Paris, France

Biennale d'Art Actuel, CRAC de
Champigny-sur-Marne, France

2019

Second Square, Carreau du Temple,
Paris, France

La main qui dessinait toute seule,
Galerie Danysz, Shanghai, Chine

Décade, Galerie Romero Paprocki,
Paris, France

2018

*10 ans de céramique aux Beaux-
Arts de Paris*, Galerie droite et
gauche, ENSBA, Paris, France

Vis à Vis, Galerie Danysz, Paris,

France

Félicità 18, Palais des Beaux-Arts,

Paris, France

Mue à 4 têtes, Galerie AAB, Paris,

France

2015

Biennale de Gravure de Sarcelles,
Sarcelles, France

PRIX

2023

Nommée au *Prix Danysz 1^{ère} édition :*
la création au féminin

2020

Nommée au *Prix Sciences Po pour*
l'Art Contemporain

2015

Lauréate de Prix Charbonnel,
Biennale de Gravure de Sarcelles



RUE CHAPON



RUE DES FILLES-DU-CALVAIRE

À PROPOS DE LA GALERIE

La galerie Les filles du calvaire, fondée en 1996 par Stéphane Magnan, dans le Marais à Paris, est historiquement située au 17 rue des Filles-du-Calvaire. En 2023, la galerie ouvre un second espace de 300m² au 21 rue Chapon afin de développer ses activités. La galerie se consacre à la création contemporaine. Les artistes qu'elle représente viennent d'horizons multiples. Le programme est ainsi riche du dialogue entre les engagements et les pratiques de chacun.

INFORMATIONS PRATIQUES

17 rue des Filles-du-Calvaire
21 rue Chapon
75003 Paris
Mardi : 14h à 18h30
Mercredi - Samedi : 11h à 18h30

CONTACT PRESSE

Agence Dezarts
agence@dezarts.fr
Flora Rosset : 06 41 29 54 53
Céleste Dorbes : 07 78 24 35 48
Manon Vaillant : 06 47 66 86 07